

LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE HONGROISE.

PAR : M.
ELEMÉR CSÁSZÁR.

(Suite.)

La réconciliation de la nation et de son roi, en 1867 et le rétablissement de la Constitution marquent une période nouvelle dans la vie de la nation. L'entente définitive fut loin de contenter l'ancien rêve d'indépendance, qui continuait à agir au fond des coeurs, mais la paix fut malgré tout acceptée comme une délivrance après les jours amers. Au lendemain de lutttes pénibles et des misères d'une longue souffrance, la nation se mit à rétablir ses forces matérielles. Elle avait recouvré une part de son indépendance et de sa liberté, rien ne l'obligeait désormais à consacrer son énergie à l'assurance de son indépendance politique. Les forces trouvaient d'autres champs pour se faire valoir. Les sciences se développèrent surtout très vite, elle cherchèrent à combler des lacunes séculaires, et réussirent en effet à atteindre la hauteur de celles du monde civilisé. Les nombreuses sociétés scientifiques, postérieures à l'Académie et dirigées par elle, devinrent autant de foyers d'un fervent travail scientifique. Les tâches spécifiques qui nous incombaient dans le domaine des sciences, furent remplies avec honneur. Le champ de recherche de l'histoire littéraire, sous la direction de M. M. Gyulai et Beöthy, s'élargissait, les vues de la science devenaient plus profondes, ses méthodes plus modernes, ses résultats plus grands. Cette dernière période de notre vie nationale s'étend jusqu'à nos jours. A l'heure qu'il est, nous considérons l'an 1896, l'an qui marque le millénaire de notre existence nationale, comme le terme du développement de notre littérature. Pendant les trente dernières années (1867—1896), la littérature s'était enrichie d'idées et de tendances, mais pour son esprit, elle se rattache encore à la période précédente. Au centre de l'activité littéraire nous trouvons toujours Arany et son cercle, dont les membres les plus illustres furent quelques anciens adeptes du maître, tels Gyulai et Lévy et quelques élèves nouveaux, tel le fils d'Arany : Ladislas qui devait se taire de bonne heure. (1844—1898). Comme poète il se rattache à son père par quelques narrations épiques, dont le Héros des Mirages, l'histoire pleine d'humour profond d'un hurluberlu, „l'Anyegin Hongrois” se distingue par un mélange heureux du sérieux et du satirique. La ballade à la manière d'Arany fut cultivée avec bonheur par Joseph Kiss (né en 1843) dont la poésie lyrique, restée originale, mit par endroits en lumière, avec

beaucoup d'art, les replis de l'âme du poète et de l'âme de sa race juive. La chaleur et la force augmentent sans cesse dans la poésie de Jules Vargha (né en 1853). La peinture de la nature dans ses poèmes récents, ainsi que le vol hardi de ses odes, conçues dans son chagrin patriotique, la sonorité de sa langue et l'art de sa versification mettent Vargha au rang des plus dignes élèves d'Arany. C'est à Petőfi que se rattache par la spontanéité de ses chansons, pas l'ardeur de son imagination Alexandre Endrődi (né en 1850) qui sait donner à ses poésies le ton de l'ancienne poésie lyrique hongroise. Les chansons tristes et les poésies philosophiques d'une âme profonde et pessimiste, Jules Reviczky, trahissent une influence française ainsi que les oeuvres, remarquables par l'ardeur patriotique et la diction poétique, d'un autre beau talent, toujours magyar dans ses sentiments, Emile Ábrányi (né en 1850). Tous ces poètes, surtout Vargha et Ábrányi comptent avec Antoine Radó (né en 1862) parmi les meilleurs traducteurs d'oeuvres étrangères.

Le grand maître du roman reste encore Jókai, mais l'impulsion, qu'il donne aux écrivains ne vaut pas l'impression qu'il fait sur le public. Sous l'influence toujours croissante du réalisme, les poètes cherchent à tempérer l'élan de leur imagination, d'autant qu'ils ont l'oeil plus perspicace, que leur imagination n'est riche. Au passé, qui grandit les ombres, qui donne l'essor à l'imagination, ils préfèrent le présent réel et l'entourage immédiat. Sans s'essayer dans les récits intéressants, ils cherchent, sous une influence hongroise et étrangère, à résoudre les problèmes du roman réaliste. En grand connaisseur du village hongrois, Louis Abonyi (1839—1898) nous donna une peinture fidèle, mais inachevée de forme et d'art, de la vie hongroise. C'est là le sujet des nouvelles originales et singulières d'Alexandre Baksay (1832—1915) qui, avec plus d'intimité et de vérité, avec un art qui résulte de la simplicité même, à l'aide d'une langue foncièrement magyare, nous présente des tableaux d'une importance historique, de la vie des pasteurs, et de celle des collèges réformés. Louis Tolnay (1837—1902) auteur d'assez habiles ballades et de poésies lyriques est par le peinture âpre et aigre de la société, l'élève des réalistes anglais, de même que Zoltán Beőthy (né en 1848) esthéticien, auteur de dessins et d'un roman intitulé: Béla Kálózdy. Beőthy comprend parfaitement ses modèles, ce qui est suffisamment prouvé par la vérité et la force de ses caractères. Sigismond Justh (1863—1894) mort prématurément, apporte de Paris la mode du roman analytique français et celle des vastes cycles de romans, comprenant plusieurs oeuvres. C'est

parmi ces romanciers, qu'il faut compter Coloman Mikszáth (1849—1910) dont l'effet et la popularité n'ont point trouvé d'égaux dans leur temps. La réputation lui assigna une place à côté de Jókai, et lui attribue une certaine importance dans les littératures européennes. Son oeuvre est encore plus magyare que celle de Jókai, ses histoires innombrables, ainsi que tous les personnages qui peuplent son univers sont nés sur le sol hongrois. Si Mikszáth aime à remonter au passé, pour trouver un sujet à ses romans, si parfois il amplifie et colorie la matière, trouvée dans des actes authentiques, ou dans des chroniques, pour en faire des développements, lectures poétiques, son élément, c'est le présent, la Hongrie de son temps. Son imagination riche en saillies, n'est pas aussi propre à inventer des romans, qu'à imaginer des historiettes, qu'à croquer certaines scènes ou certains personnages, comme faisait Beöthy. Ainsi c'est grâce à lui que ce genre atteint son degré supérieur dans notre littérature. Certains de ses récits, et en grand nombre, sont de véritables chefs d'oeuvre, égalant les meilleurs ouvrages de notre littérature. C'est d'un oeil perspicace, qu'il observe le seigneur et le paysan hongrois au milieu de ses occupations journalières et de ses distractions, pour composer ensuite à l'aide de ces traits en relief, de petites historiettes artistiques et intéressantes. Ce qui ajoute encore à la valeur de ces dessins, c'est que chacun d'eux fournit des renseignements précieux sur le naturel du Hongrois, son caractère spécifique, sa manière singulière de penser et de sentir, enfin sa conception morale. Personne ne sut comme Mikszáth mettre en lumière l'âme hongroise à l'aide de quelques petits traits. Ses dessins représentent le paysan avec une compréhension bienveillante, ses nouvelles nous montrent avec une certaine mélancolie et une douce ironie la petite noblesse, la classe moyenne en train de périr, ses croquis nous font voir avec une satire mordante les politiciens à la Chamre des Députés. Une certaine sérénité se répand à travers toutes ses historiettes, ainsi qu'une envie de plaisanter et de dire de bon mots, avec un humour, dont le poète possède tous les dons, l'enjoué comme le mélancolique. Ses nombreux ouvrages de circonstance ont perdu beaucoup de leur popularité, mais le reste de l'oeuvre est d'une valeur durable. La voie suivie par lui, sa conception, son style ont créé une école. Faute d'un humour pareil au sien, nombre de ses élèves ne nous ont donné que des observations sèches, concernant les habitudes caractéristiques du peuple. Ils cherchaient l'exactitude ethnographique, aux dépens de la valeur esthétique.

(À suivre.)